COMPTE-RENDU DES SÉANCES
DU GROUPE ROMAND

I.

SÉANCE DU DIMANCHE 26 MAI 1963

A BERNE (INNERE ENGE)

Président : M. André PERRENOUD.

Membres présents. — MM. A. Alföldi, D. Bain, J. Béranger, D. van Berchem, l'abbé Ch. Berther, Mlle W. Boreel, M. J.-P. Borle, Mlle E. Bréguet, MM. M. Burger, Fr. Busset, Mgr Cantin, M. A. Cattin, Mme H. Chardonnens, MM. M. Chouet, J. Currat, B. Décorvet, L. Dietrich, l'abbé E. Dutoit, MM. B. Hoffmann, Y. James, Sœur Dominique Kaech, MM. E. Liechtenhan, A. Nicolet, J. Nussbaum, A. Perrenoud, Mme A. Perret, MM. G. de Plinval, G. Redard, F. Roulin, J.-P. Schindler, P. Schmid, A. Schneider, H. Stehlé, Cl. Wehrli, Mlle S. Wissmer, Sœur Anne-Thérèse Yerly.

Le nouvel administrateur de la Société des Études latines et directeur de la *Revue*, M. Marcel Durry, nous faisait l'honneur d'assister à notre réunion. Quelques étudiants de Lausanne et Genève étaient également présents, ainsi que plusieurs professeurs de l'Université de Berne.

Séance au restaurant Innere Enge près Berne.

Le président A. PERRENOUD ouvre la séance en saluant le Dr Räz, chargé de représenter le canton et la ville de Berne, le recteur W. Feitknecht, les professeurs G. Walser, W. Theiler et H. Jucker, de l'Université de Berne. Il remercie tous ceux qui ont contribué à la préparation de cette journée — en particulier le professeur G. Redard — excuse quelques absents, dont M. J. Marouzeau, membre de l'Institut, adresse une pensée amicale au Groupe strasbourgeois qui le jour même tient une séance en commun avec l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

La partie administrative est renvoyée à la séance d'automne, dont le Comité fixera le lieu et la date.

En donnant la parole à M. G. de Plinval, M. Perrenoud rappelle que celui-ci est à un moment émouvant de sa carrière, puisqu'il donne à Fribourg son dernier semestre de cours avant de prendre sa retraite.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. G. DE PLINVAL, professeur à l'Université de Fribourg, nous entretient de *la démission de Sénèque.*

En étudiant les circonstances et le contexte moral de la démission de Sénèque, M. G. de Plinval se propose moins d'apporter des faits nouveaux que de préciser certains aspects psychologiques de cet événement et de retracer plus fidèlement l'évolution des faits.

Au début (57-62), c'est l'âge d'or du règne de Néron : *Quinquennium Neronis.* Un partage équitable entre les attributions du Sénat et celles du souverain ; contrôle plus strict des abus de la fiscalité ; réduction des impôts et des droits de douane faisant de l'Empire un grand marché commun ; développement du commerce maritime et vaste mouvement d'échanges ; régularité du ravitaillement. Humanisation des combats de gladiateurs ; respect des garanties judiciaires et fréquence moindre des exécutions capitales... D'autre part, des jeux d'une magnificence extraordinaire, avec simulacre de chasses et de batailles navales, exhibition d'animaux rares donnent satisfaction aux aspirations de la plèbe romaine.

Ces résultats sont dus à l'influence de Sénèque et Burrhus : ils ont réussi à créer autour de Néron un halo d'*innocentia,* à le lier lui-même dans une mystique de clémence : la grande maxime du règne sera de proclamer l'horreur du sang versé. Cependant, cette volonté de clémence et d'humanité se trouve tragiquement mise en échec en 59, lors du meurtre d'Agrippine. Pourquoi Sénèque et Burrhus ont-ils sauvé Néron de son propre désespoir? Ils ont eu peur du chaos dans lequel aurait sombré l'Empire. Moyennant des concessions, inquiétantes d'ailleurs, la situation se prolonge jusqu'en l'an 62, qui marque un tournant grave dans l'histoire de Néron.

Burrhus disparu, Sénèque n'est plus de taille à lutter seul contre les instincts pernicieux du prince et contre les mauvaises influences qui agissent sur lui : celles de Tigellin, de Poppée, de Pétrone, etc. Se sentant « dépassé », il offre sa démission ; c'est la scène fameuse décrite par Tacite (*Ann.* XIV, 53-56). Néron n'accepte pas de rendre à Sénèque son indépendance : hypocrisie? Pas forcément ; Néron éprouve encore le besoin de se protéger contre lui-même et de se couvrir sous l'autorité morale de son maître. Sans être entièrement à l'écart de la politique, celui-ci se trouvera désormais en retrait, mais non en retraite. Il consacrera plus de temps à ses activités littéraires et à des recherches scientifiques.

En 64, c'est l'année des grandes extravagances, l'année de la honte. Tout d'abord, la kermesse sur le Tibre, dont quinze ans plus tard l'*Apocalypse* évoquera encore le souvenir scandaleux. Après l'incendie

— accidentel — de Rome, Néron prend des mesures pour la reconstruction de la ville. Des souscriptions écrasantes sont exigées de toutes les provinces ; les villes d'art et les temples sont soumis à une rafle systématique pour contribuer à l'embellissement du palais de Néron et de la Rome nouvelle. C'est alors que, « pour se dégager du reproche de sacrilège (*inuidiam sacrilegii*) », Sénèque, définitivement, brise toute relation avec Néron. La raison invoquée par Tacite est invraisemblable : Sénèque n'avait aucune responsabilité dans le pillage prescrit par l'empereur. Il y a d'autres motifs : 1) Sénèque avait l'horreur du sang versé, et la condamnation des chrétiens, avec les raffinements sadiques dont on a entouré leur supplice, lui répugne ; 2) les chrétiens étaient innocents. Alors que tout le monde juif entrait en effervescence, les consignes formelles des Apôtres imposent aux chrétiens un loyalisme absolu. Sénèque n'était pas sans être renseigné sur ce point.

C'est alors que, désabusé, écœuré, il se replie sur lui-même. L'amitié de Lucilius le console ; profondément ému par les tremblements de terre de la Campanie, n'espérant plus rien de l'humanité pervertie qui l'entoure, il envisage avec calme l'éventualité de la fin du monde (*Quaest. Natur.*, III, 27-28 ; VI, 32). Il ne lui eût pas déplu, semble-t-il, de disparaître, comme le sage d'Horace, dans un grand cataclysme : « *si fractus illabatur orbis...* »

La disgrâce de Sénèque n'aurait pu être qu'un épisode comme il y en a dans l'histoire de toutes les tyrannies ; mais le fait qu'elle met en cause un des plus nobles esprits de l'antiquité et qu'elle coïncide avec l'apparition du phénomène chrétien dans l'histoire mondiale lui confère un intérêt unique.

— Le président remercie M. de Plinval pour la vaste fresque historique qu'il a brossée tout en mettant en lumière les raisons profondes de l'orientation de la carrière de Sénèque. L'heure déjà avancée ne permet pas d'entamer une discussion.

II. — M. A. Alföldi, professeur à l'Institute for advanced study de Princeton (U. S. A.), présente une communication sur *les Étrusques au Latium.*

Arrivés d'Asie Mineure en Italie peu après l'immigration des éleveurs de bétail indo-européens, les Étrusques furent en état, grâce à leur stratégie et à leur supériorité technique, de soumettre sans difficultés les peuplades italiques disséminées dans des *oppida* improvisés. La conquête de la Toscane, plus tard l'occupation de la Campanie et aussi celle de la plaine du Pô furent l'entreprise de la ligue étrusque, organisme puissant commandé à l'origine par un roi.

En interprétant une donnée de Caton chez Velleius Paterculus et les

résultats des fouilles de Capoue et de Cales — en particulier la courte période d'importation en Campanie du *bucchero leggero* d'Étrurie — on en arrive à fixer la fondation de la Capoue étrusque aux environs de 683. Pour maintenir la liaison stratégique, commerciale et politique entre la nouvelle dodécapolis étrusque de Campanie et les métropoles étrusques, la condition préalable était d'assurer des communications par terre. D'où la conquête du Latium, pour y établir deux grandes artères : l'une au nord, par Tibur et Préneste, menait à Capoue — ce qui explique la richesse en or des tombes princières de Préneste (VII^e siècle) ; l'autre, légèrement postérieure, amenait les marchandises de Tarquinies et Caere par Rome et Lanuvium, le long du littoral, jusqu'au golfe de Naples. C'est là la clé de l'importance que prit Rome, point de jonction de cette voie côtière.

Les villages de civilisation villanovienne du Palatin et du Quirinal sont transformés en une cité étrusque au cours de la seconde moitié du VII^e siècle. Le processus d'urbanisation est accompli méthodiquement et touche à tous les domaines. Le peuple romain gardera longtemps le souvenir des travaux forcés imposés pour établir la *Cloaca maxima* et les terrassements du temple capitolin. Mais les 150 ans de domination étrusque — que Fabius Pictor a remplacés par une conquête imaginaire de l'Étrurie — seront une préparation providentielle des Latins aux grandes tâches de l'avenir. Malgré l'incontestable dépendance de Rome à l'égard des Étrusques, ces derniers ont respecté le caractère foncier de leurs sujets indo-européens et leur ont laissé leur langue et leur individualité originelle.

Nous sommes en état de déceler diverses « strates » successives de la période étrusque du Latium. Car les maîtres furent divers : la confédération étrusque tout entière — dont la divinité protectrice *Voltumna* avait à Rome sous le nom de *Volturnus* un *flamen* et une fête officielle ; puis des cités méridionales de l'Étrurie, parfois même des condottieri privés.

D'abord l'emporte Tarquinies (VII^e siècle), et c'est à cette période primitive que doit remonter la force de la dynastie des Tarquins qui jouera encore un rôle à la fin de la période royale. Au milieu du VI^e siècle, *Caere* est à son apogée ; elle impose sa souveraineté et son commerce prospère explique l'afflux de vases grecs dans le Latium. La légende populaire des *vinalia rustica* — sous la transposition ménageant la fierté nationale — atteste la livraison de la vendange au roi de *Caere*. Puis une armée de *Vulci* vient soumettre Rome. Sur cet événement les données sont assez riches, mais complexes, et ont été embrouillées par les savants modernes. Or, si l'on complète les données précieuses de l'empereur Claude dans son célèbre discours sur les Gaulois par un

texte de Denys d'Halicarnasse (III, 65, 6), un fragment de Pictor et d'autres vestiges de l'annalistique romaine chez Festus et ailleurs, on apprend que des gens de *Vulci* chassés d'Étrurie occupaient Rome. Il s'agit de *Mastarna* — identifié par Fabius Pictor avec Servius Tullius — de *Caeles Vibenna* (*Caelius Vivenna*, pour Claude) et d'*Olus* ou *Aulus Vibenna*, son frère. Ces trois héros continuaient à vivre dans le souvenir du peuple romain, comme le prouve entre autres la légende de la tête d'*Olus* retrouvée intacte sous un temple du Capitole, dont le nom même serait un *caput Oli* ; la scène de la découverte est représentée sur des intailles de pierre, dont le prototype remonte à 300 avant J.-C. De leur côté, les fresques de la tombe François à Vulci nous conservent les trois noms étrusques mentionnés, en montrant sur un dernier panneau *Cneve Tarchunies Rumach* (Cnaeus Tarquinius de Rome) poignardé par un adversaire de Vulci. C'est à ce Tarquin attesté avant la fin de la période royale que Fabius Pictor a prêté, pour meubler son règne, une partie des réalisations attribuées au dernier roi de Rome par les fastes consulaires.

La grande expédition étrusque organisée contre Cumes en 524 dut passer par Rome, en chasser les usurpateurs de Vulci et réinstaller les Tarquins. Véies est alors en pleine expansion : elle surveille par la tête de pont de Fidènes la navigation tibérine en aval et les salines, voisines de l'embouchure du Tibre. Le siège de Cumes devait se solder par un échec. Vingt ans après, Porsenna, roi de Clusium, soumet Rome et provoque la fuite dans le Sud du parti des Tarquins. Mais Porsenna subit à son tour une terrible défaite infligée par les forces de Cumes devant Aricie ; tout le Latium et les peuples voisins saisissent alors l'occasion de secouer la domination étrangère. Dès lors, Rome commence sa très lente mais incessante ascension vers l'hégémonie du Latium, prélude à l'empire. (Cf., pour les détails, le livre *Early Rome and the Latins*, chap. v, du même auteur, sous presse à Ann Arbor, Univ. of Michigan Press.)

— M. A. Perrenoud exprime toute sa gratitude à M. Alföldi, qui fait bénéficier le Groupe romand de ses savantes recherches en présentant une étude si fouillée et si dense sur la période étrusque de Rome.

— En manière d'introduction à la visite des fouilles d'Enge, M. Cl. Clément, étudiant à l'Université de Berne, complète en un exposé fort bien présenté les indications et le plan dus à ses soins qui ont été joints à la convocation.

L'*oppidum* celtique retrouvé sur la presqu'île d'Enge date de l'époque de La Tène ; il était protégé de trois côtés par les falaises de l'Aar. Les fouilles, commencées peu avant 1850, furent reprises plusieurs fois ; les

dernières datent de 1956. Des traces d'incendie semblent montrer que nous avons là l'un des *oppida* brûlés par les Helvètes en 58 ; il fut ensuite reconstruit légèrement plus au nord et transformé en *vicus* gallo-romain. A côté de vestiges de monuments datant du Haut-Empire — thermes, petit amphithéâtre — on a retrouvé une masse d'objets divers : vases en terre sigillée, fibules, bracelets de verre, etc., dont plusieurs gardent l'empreinte de la civilisation de La Tène ; le *vicus* d'Enge est, en effet, resté à l'écart des grandes voies de circulation romaine et les éléments militaires y sont rares. De belles projections font connaître l'essentiel de ces objets déposés au Musée historique de Berne.

— Le président remercie M. Clément d'avoir si bien préparé la partie archéologique de la journée, en collaboration avec le professeur H. Jucker.

— En guise d'apéritif, un vin blanc offert par le canton de Berne donne l'occasion à M. Rӓz, directeur d'un des gymnases de la ville, d'apporter les souhaits de bienvenue des autorités cantonales et communales et de souligner combien, dans notre civilisation tournée vers les sciences et la technique, les études classiques gardent pourtant toute leur valeur.

— A la fin du déjeuner servi dans une salle aux larges baies donnant sur une terrasse verdoyante, M. Perrenoud remercie les autorités bernoises de leur accueil, salue avec plaisir le nouvel administrateur de la Société des Études latines de Paris, M. M. Durry, tout en adressant une pensée cordiale à M. J. Marouzeau, qui n'a pu répondre à notre invitation.

— Pour terminer, M. Marcel Durry, professeur à la Sorbonne, directeur de l'Institut d'Études latines de l'Université de Paris, félicite chaleureusement le Groupe romand de cette séance de travail, où l'on a pu entendre un savant hongrois, grand maître ès choses romaines d'avant Romulus au Bas-Empire ; — un professeur français qui a longtemps donné à l'Université de Fribourg un fécond enseignement ; — un jeune archéologue suisse enfin, réunion qui apparaît ainsi un symbole de l'Helvétie, centre de l'Europe. Après quoi M. Durry rend hommage à M. Marouzeau, qui, plus tôt qu'on ne l'eût souhaité, a tenu à passer la main, après avoir réussi cet exploit humain extraordinaire d'avoir fait prospérer durant quarante ans la Société et la *Revue* qui lui doivent leur naissance. Celui qu'il a prudemment et imprudemment choisi pour lui succéder, sinon pour le remplacer, n'a qu'à suivre son exemple, et il le fera de son mieux. M. Marouzeau, créateur de la Société de Paris, instigateur de la création du Groupe romand, entretenait avec celui-ci, comme il était naturel, des rapports paternels ; plus jeune d'une géné-

ration, M. Durry entretiendra des rapports fraternels avec ceux qui en ce jour l'accueillent avec tant de bonne grâce. Si les latinistes des lycées ou gymnases et des Facultés ne peuvent se désintéresser de la place faite au latin depuis la sixième, il demeure nécessaire que nos sociétés continuent dans la voie tracée et suivie par leurs fondateurs, c'est-à-dire travaillent au progrès scientifique des études latines.

— Sous l'experte et entraînante direction de M. Cl. CLÉMENT, on parcourt ensuite pendant une heure et demie la presqu'île d'Enge, passant de « l'arène de poche » assez bien conservée (29 mètres de diamètre !) à la crête boisée qui domine l'Aar — circonvallation de l'*oppidum* gaulois — pour s'arrêter enfin à des thermes curieusement situés en pleine forêt. Cette promenade archéologique fort intéressante mit le point final à la séance de printemps.

II.

SÉANCE DU DIMANCHE 10 NOVEMBRE 1963

A MORGES

Président : M. André PERRENOUD.

Membres présents. — MM. M. Benoît, J. Béranger, J.-P. Borle, J. Breitmeyer, M^lle^ M. Broye, MM. M. Burger, F. Busset, F. Byrde, E. Campiche, B. Décorvet, M^me^ H. Favez, MM. A. Gendre, J. Grieshaber, B. Hoffmann, F. Hurni, Y. James, J. Kaech, E. Liechtenhan, G. Magnin, G. Méautis, P. Meyer de Stadelhofen, F. Muller, A. Nicolet, E. Noir, J. Nussbaum, A. Perrenoud, M^mes^ A.-M. Perret, A.-M. Reymond, MM. J.-P. Schindler, P. Schmid, A. Schneider, H. Stehlé, J.-J. Thorens, S. Vautier, M^lle^ A. Villard, M. C. Wehrli, Sœur A.-Th. Yerly.

Séance administrative au Musée Alexis-Forel.

M. A. PERRENOUD est heureux d'accueillir les membres du Groupe romand dans une salle Renaissance d'une vieille demeure de Morges. Il remercie les autorités de la ville et les organisateurs de cette journée, excuse l'absence de M. Marcel Durry, administrateur de la Société de Paris, et de quelques membres.

Le secrétaire indique une rectification à apporter au compte-rendu de la séance de novembre 1962 (cf. *in fine*) et lit le procès-verbal de la journée de printemps à Berne, qui est adopté.

Le président présente le rapport annuel. Il rappelle l'activité de la